

dossier

Dis-nous ce que tu fêtes, dis-nous comment tu fêtes et nous saurons mieux qui tu es.

Ajoutez-vous une bougie sur la tranche des gâteaux d'anniversaire? Mangez-vous des brioches ou des frangipanes pour l'Épiphanie? Fêtez-vous une alliance, une indépendance ou une révolution?

À propos de la «fête», le dictionnaire Larousse en ligne indique qu'il peut s'agir d'une «solennité religieuse», d'une «cérémonie commémorative», du «jour consacré à la mémoire d'un saint», de «réjouissances» publiques ou privées ou d'une «partie de plaisir». On peut faire de ces éléments de définition le fond commun de sa raison d'être — la commémoration d'un événement passé — et de la manière de la faire — solennellement ou joyeusement —. Mais le dictionnaire reste discret sur ce qu'il faut commémorer — excepté pour le saint ou la sainte — et ouvre grand le champ des possibles sur la manière de fêter — entre la solennité et les réjouissances s'ouvre un large espace —. Et c'est là qu'on peut introduire les différences culturelles sur le quoi — que fêter? — sur le pourquoi — pourquoi fêter? — et le comment — comment fêter? —.

**« (...) j'ai compris
que ma manière de
faire la fête n'était
qu'une manière de
faire la fête »**

Au cours de mes voyages ou de mes rencontres, j'ai compris que ma manière de faire la fête n'était qu'une manière de faire la fête et que d'autres pays et d'autres cultures avaient d'autres manières de fêter. En voici quelques exemples des exemples qui concernent la vie privée et la vie publique.

Vie privée

J'ai découvert à Tahiti qu'il était malpoli et mal compris de n'inviter aux anniversaires de nos enfants que leurs amies et leurs amis sans leurs parents; j'ai retrouvé une telle pratique de fête familiale en Suisse où les anniversaires des copains, copines de l'école primaire, commençaient entre élèves et se poursuivaient avec les parents, jusqu'au bout de la nuit... À Papeete, j'ai encore appris qu'il fallait toujours ajouter une bougie supplémentaire plantée sur la tranche du gâteau d'anniversaire, une bougie qui restait éteinte, une bougie qui doit garantir que la personne fêtée fêtera son année suivante. Chez les Malgaches, j'ai compris qu'il n'était pas incongru d'emporter des morceaux de gâteau d'anniversaire ou de mariage, pour les manger plus tard, chez soi. Au Québec, j'ai célébré des fêtes d'anniversaire de naissance en chantant autre chose que «Joyeux anniversaire» ou «Happy Birthday»: «Mon cher Olivier, c'est à ton tour de nous parler, parler d'amour», comme pour donner à la personne fêtée la possibilité ou la responsabilité de propager cet amour. Pour en rester à la consommation d'aliment, mais dans des fêtes plus ordinaires, les Suisses aiment à trinquer à chaque bouteille de vin, ce qui surprend en France où le «santé!» de la première bouteille vaut aussi pour toutes les suivantes. Dans le même esprit, on a inventé une formule — «bonne continuation!» — qui rappelle, ravive et réactualise le «bon appétit» du premier

plat. J'ai appris, je ne sais plus où ni avec qui, qu'il faut toujours regarder la personne avec qui l'on trinque et surtout ne pas croiser ni les bras ni les verres, au risque de porter malheur. Enfin, je vous révèle un secret helvétique bien gardé, la démarche officielle pour passer du «vous» au «tu». Il faut «faire schmolitz», c'est-à-dire prendre un verre de vin — blanc de préférence — croiser son bras avec celui de la personne en face de vous, boire un peu de son vin et prononcer la phrase rituelle : «Moi, c'est Olivier!».

Vie publique

J'ai vécu des fêtes nationales sur trois continents et dans cinq pays. En Suisse, j'ai fêté des «Premier Août» qui commémorent une alliance scellée en 1291 entre trois cantons à l'origine de la Suisse actuelle. Je les ai célébrés le soir avec un défilé d'enfants portant des lampions, la prière d'un-e pasteur-e ou d'un prêtre, le discours d'un homme ou d'une femme politique, autour d'un feu de bois, en allumant mes propres feux d'artifice. En France, j'ai fêté des «14 juillet» — mémoire d'une Révolution qui donne la liberté — par une démonstration de force militaire le matin, par une fête populaire le soir. En Polynésie, j'ai fêté des «5 Mars», un jour férié officiel pour commémorer «l'arrivée de l'Évangile», c'est-à-dire le débarquement de missionnaires protestants anglais en 1797. Évidemment, je l'ai célébré par un ou des cultes, notamment un culte géant dans un stade de football pour le 200e anniversaire. Aux États-Unis, j'ai célébré l'Indépendance, le 4 juillet en regardant défiler les enfants et les associations sportives puis en participant au barbecue — hamburger et hot dog — de mes voisin-es. Enfin, au Québec, j'ai célébré le 24 juin la fête du Québec, version laïque de la Saint-Jean-Baptiste — cette

laïcisation d'une fête catholique dit l'enjeu symbolique du choix des dates et des fêtes —, en écoutant un megaconcert dans un parc, un concert de chansons francophones, de chansons québécoises, évidemment.

Que fêter? Pourquoi fêter? Comment fêter?

Chacune et chacun, à titre individuel et comme membre d'une communauté, apporte ses propres réponses à ces trois questions. Mais il me semble que nous nous accordons sur une nécessité : il faut faire la fête.

Olivier Bauer

**Institut lémanique de théologie pratique —
Université de Lausanne**

Noël alsacien de mon enfance

Comment se fêtait Noël dans une famille alsacienne des années 50

A cette époque, la période de l'Avent commençait le 6 décembre, jour de la St Nicolas : le matin, les enfants trouvaient dans leurs chaussons une mandarine ou une orange, et un petit bonhomme en brioche ou en pain d'épices (le *mänele*) s'ils avaient été sages tout au long de l'année. Puis on confectionnait la «couronne de l'Avent» avec des branchettes de sapin et de houx, garnie de petits nœuds de ruban rouge et quatre grandes bougies que l'on allumait ensuite : une première le 1^{er} dimanche de l'Avent, deux ensuite le 2^e dimanche, puis 3 et enfin les quatre le jour de Noël, tout en chantant des cantiques de l'Avent.



Cette période était marquée aussi par la